

747

Relation de quelques évènements remarquables de la campagne de Masséna en Portugal, par un officier qui accompagna l'armée française.

1

Organisation
de l'armée de Masséna, et sa force avant
le siège d'Almeida au commencement d'août.



1810.

laquelle il croit exacte, parcequ'il a vu et examiné les états que l'on donnait journellement à Masséna de chés le général Frédéric Chef de l'état-major général.

Le 2 ^{ème} Corps	----	17.000	hommes	----	Commandant Regnier.
Le 6 ^{ème}	-----	19.000		-----	Command' Marechal Ney.
Le 8 ^{ème}	-----	27.000		-----	Command' junct.
Division - Serras	--	7000			
Division - Bonet	--	8.000			
Cavallerie	----	5.600		----	Command' Montbrun
<u>Total</u>		<u>83.600</u>			

Position de l'armée

durant le siège d'Almeida.

Le 2^{ème} Corps au col de Pralles et ses environs sur le chemin de Cozia
Le 6^{ème} Corps faisant le siège de la Place — Le 8^{ème} Corps à Sta = Felice el Grande. — La Cavalerie à Villar de Porco, Fuente = Guinaldo, Fuente d'onor, et sur la rive gauche du Coa, faisant les avant-postes, et dans les faubourgs des sus-dits villages. — La Division Serras était à Benaventé, menaçant la province de Tras dos montes, durant l'invasion en Portugal, et la Division Bonet se trouvait à Astorga, menaçant la Galice et la province de Minho.

Aussi tôt qu'Almeida capitula, le second jour du feu, à cause de la malheureuse explosion du magasin à poudre, Masséna ne tarda pas à prendre ses mesures pour l'invasion, il ordonna que les divers Corps de l'armée fussent les récoltes, parce que les habitants avaient abandonné le pays, et qu'il fallait se pourvoir pour 17 jours, espace de tems qu'il avait calculé suffisant pour la conquête du Portugal.

Ces dispositions faites, les jours 14 et 15, l'armée passa le Coa, et prit le chemin de Freixedas. Le jour 16 Masséna passa et fut établir son quartier général à Celorico. Le même jour ainsi que le 17 suivirent les gros équipages de tous les Généraux, et la caisse militaire par le chemin de Pinhel, Francoso, et Vizeu, où l'on devait se rejoindre à l'armée. Tout cela fut escorté par trois régiments de Dragons, et 1.500 ^{hommes} d'infanterie, commandés par le Général Montbrun.

Le jour 18 l'armée prit le chemin de Ponte de Murcela, et il y eut quelques escarmouches dans les postes avancés: mais deux lieues après Celorico l'armée fit un mouvement de flanc, et repassa le Mondego, et se dirigeant par Fornos à Vizeu où elle arriva le jour 20, et prit position dans les faubourgs pour y attendre le convoi des gros équipages.

Vizeu était entièrement désert. Les habitants avaient préféré d'abandonner leurs propriétés plutôt que d'attendre les Français. Cette conduite non seulement étonna Masséna, mais elle détruisit aussi son plan, puisqu'il s'attendait à être reçu avec cordialité par le peuple portugais, et en conséquence il espérait aussi trouver des ressources qui lui eussent garanti la subsistance de l'armée, afin de réussir dans ses desseins et opérations. Les gros équipages marchèrent le jour 18 jusqu'à Pinhel et le 19

à Trancoso. Le jour 20 ils campèrent devant la même ville à la même place où le Général Trant les attaqua avec un corps de 2000 à 2500 hommes de cavalerie et infanterie. — Le jour 21 le comte resta dans cette position pour attendre la cavalerie qui arriva le 22 à midi, et campa à 3 lieues de Viseu, se réunissant le jour 23 avec l'armée, sans avoir été incommodée par les troupes qui la flankaient.

Comme la ville de Viseu était déserte, Massena n'avait personne du pays qui put l'instruire sur le choix du meilleur chemin qu'il voulait suivre; et dans ces circonstances il convoqua les Officiers de l'état major, et quelques uns des portugais qu'il amenait pour savoir leurs avis, et on délibéra que l'armée marcherait par le chemin de Fondela, et S' Antonio de Cantaro, méprisant entièrement la route de la rive gauche du Vouga, qui était sans doute la meilleure, comme on peut le voir dans le croquis suivant.

On reposa le jour 24 à Viseu. Le 25 toute l'armée se mit en mouvement, et on fut camper à Fondela, et les environs. Ce bourg était désert. On n'y trouvait point de vivres. Les postes-avancés eurent quelques escarmouches de peu de conséquence. Le jour 26 l'armée continua sa marche. Alors les postes-avancés rencontrèrent quelque résistance sur le pont de Cruz. mais les alliés après un léger combat abandonnèrent cette position, — laissant le pont coupé, que les français rétablirent le même jour, pour donner un passage à leur artillerie; la cavalerie et l'infanterie pouvant passer un gué un peu au dessus du pont.

Là les postes avancés alliés continuèrent à se retirer jusqu'à S' Antonio do Cantaro où ils firent une sérieuse résistance. Les français voyant l'impossibilité de vaincre cette position, et ayant aperçu sur la montagne de Gallaro une force supérieure

211
Ils poussèrent des reconnaissances de tous les cotés, dans lesquelles ils furent successivement repoussés. Le Général fit savoir à Masséna que les alliés s'opposaient au passage de la montagne avec des forces considérables. à l'instant ce Général vint établir son quartier général à Mortagua, et il fut reconnaître la position, et après cela il demanda au Général Pamplona s'il croyait que les alliés lui offriraient bataille? à quoi il répondit que sans doute, puisque sur la montagne on découvrirait des forces aussi considérables. Masséna alors, prenant le ton d'un oracle, dit "je ne crois pas que lord Wellington se hasarde à perdre sa réputation; mais s'il le fait, demain nous finirons la conquête du Portugal, et dans peu de jours j'noierai le léopard." Ce sont les propres paroles d'un vieux fat présomptueux. Ses satellites les répétèrent mille fois le jour.

Le jour 27 à deux heures de la nuit toute l'armée se mit en mouvement, et fut prendre l'ordre de bataille qui suit.

Le 6^{me} Corps formait la droite sur la route qui conduit au couvent de Bussaco. Le 8^{me} corps formait le centre, et la réserve. Le 2^{me} corps la gauche sur la route de St^o Antonio de Cantaro; et la cavalerie, qui était nulle par rapport au terrain, prit position dans l'arrière garde du centre de la ligne. — Au point du jour commença l'attaque à droite par les divisions Loison et Merme, lequel a été blessé. Le terrain fut disputé pas à pas par quelques bataillons portugais habillés de brun, et quelques troupes anglaises. mais la force des colonnes françaises obligea ces troupes à se retirer vers le sommet de la montagne où était la ligne de bataille des alliés.

Au milieu de cette montagne il y a un petit village où

3

les sus-dits bataillons se fortifièrent et se défendirent héroïquement près de trois quarts d'heure contre toute la force ennemie qui souffrit une perte très considérable, jusqu'à ce que, forcé par le nombre supérieur, ils quittèrent cette position, et continuèrent (en disputant le terrain) à se retirer jusqu'à se réunir à leur ligne. Celle-ci avec un sang-froid et une fermeté admirables attendit l'ennemi jusqu'à la distance de cinquante pas pour recommencer un feu de file si bien soutenu, que joint avec la mitraille de leur artillerie dans un moment les deux colonnes françaises furent culbutées et mises dans une déroute complète, et sans perdre un moment firent un demi-tour à droite, et descendirent la montagne plus vite qu'elles ne l'avaient gravie, abandonnant leurs blessés parmi lesquels était le Général Simon. Quand les colonnes françaises arrivèrent au fond de la montagne, ils se réunirent et prirent position à la vue du feu des alliés (lesquels avaient envoyé de nouveau leurs tirailleurs pour les poursuivre) et les français y attendirent le résultat de l'attaque que le second corps faisait en même temps à gauche. Cette attaque avait été plus sérieuse, puisque le Général Regnier l'appuya de toute sa force. La montagne dans ce lieu avait un contre-fort, lequel après une longue dispute fut pris, et les français, continuant l'attaque pour emporter entièrement la position, trouvèrent une telle résistance qu'ils y perdirent le Général Graindorge avec plus de 1500 soldats tués et 3000 blessés.

Ils cédèrent à la valeur des troupes alliées, lesquelles avec une petite perte rendirent inutile la violence de l'attaque des français. Massina voyant alors qu'il ne pouvait pas réaliser sa prophétie convoqua Ney, Regnier, Junot & Frérieron, pour délibérer sur ce qu'il fallait faire; et ils décidèrent qu'il fallait tourner la

position. On fit alors appeler les officiers supérieurs portugais pour qu'ils indiquassent le chemin qu'il fallait suivre, et comme ces Généraux répondirent qu'ils n'en connaissaient aucun, Massena s'emporta contre eux d'une manière très forte et très désagréable, fit appeler le général Montbrun, et lui ordonna d'aller avec un fort détachement à la reconnaissance d'un chemin, et de détacher le général Ste Croix et le général La Motte, chacun de son côté, chargé de la même commission; et tandis qu'il attendait une réponse, il ordonna aux chasseurs d'occuper les alliés en tirillant. La journée du 27 et celle du 28 se passèrent jusqu'à 3^{heures} sans aucune réponse des 3 Généraux. Ste Croix arriva, ayant découvert le chemin qui va à Boi-alvo.

Les ordres se distribuèrent d'abord pour l'exécution du mouvement, lequel commença à 1^{re} du matin du jour 29. Le chemin était passable, et avec quelques réparations que l'on y faisait, l'artillerie trouva un passage facile. Mais si les alliés eussent envoyé un corps sur cette route, je ne dis point qu'ils eussent pu empêcher le passage; mais certainement ils auraient retardé la marche d'un ou de deux jours, ce qui aurait été d'un grand avantage pour eux, non seulement en leur donnant du tems pour faire avec tranquillité l'évacuation des effets qui étaient à Coimbra, mais aussi en réduisant les français à un extrême besoin, puisqu'à cette époque toute l'armée ne mangeait pas autre chose que des épis de blé de turquie, même très difficiles à trouver, puisque le terrain que l'armée occupait était montagneux et peu cultivé.

11^e Pour expliquer cela il faut dire que les soldats étant trop surchargés par le poids des provisions qu'ils portaient, et espérant retrouver dans le pays de quoi réparer les pertes, ils mangèrent les provisions ou pour se débarrasser du poids en jetèrent une partie, ce qui conduisit l'armée en peu de jours à la plus grande disette.

4

Ne trouvant donc personne qui lui empêchât le passage, l'armée marcha librement, et vint camper dans la plaine entre Sardam, et Avelans de Camino. La fertilité de ces champs fournit à l'armée des moyens abondans de subsistance, et ainsi franchirent les incursseurs une position (qui aurait dû leur coûter un tiers de l'armée) avec la simple perte de 4-600 entre morts et blessés, abandonnés dans la montagne. Je ne compte pas ceux qu'ils ont pu emmener avec eux.

Le jour 30 on continua la marche jusqu'à Mialhada, n'éprouvant que des escarmouches aux postes avancés, quoique le Général Trant avec son corps vint inquiéter l'arrière-garde française près de Sardam, où les français envoyèrent d'abord une brigade de cavalerie, et une d'infanterie, et après un léger combat Trant se retira.

Le 1^{er} d'octobre l'armée marcha jusqu'à Formos et les avant-postes ayant rencontré près de Coïmbra quelques escadrons des alliés avec 2 pièces de canon et 1 obusier, elle se battit avec assés de perte. On en fit part à Masséna, et il passa aux avant-postes, persuadé que Lord Wellington lui offrait bataille. Il prit ses mesures, et envoya une force supérieure attaquer les escadrons alliés, les-quels firent un demi-tour et se retirèrent en passant le mondigo près de S^t Martin do Ovispo, d'où ils prirent un chemin qui va se réunir à la grande route près de la Cruz dos moroisos.

Masséna voyant alors que Coïmbra était évacuée en nomma gouverneur le Général Pamplona, et lui ordonna d'aller avec la brigade Taupin prendre possession du gouvernement, ce qui fut exécuté à l'instant.

Comme Masséna avait une grande idée des secours que cette ville pouvait lui fournir, il défendit sévèrement le pillage, et ordonna qu'excepté la brigade Taupin destinée à

en être la garnison aucune troupe n'y put entrer. Cet ordre fut exécuté comme on le verra après, et on pourra en même tems se former une idée de la discipline de cette armée.

Coimbra était entièrement déserte, toutes les maisons fermées. — La brigade qui devait en faire la garnison fut postée sur différents points de la ville, pendant que le Gaus Pamplona et Taupin allèrent avec un détachement faire le quartier de Masséna dans le palais de l'Évêque, et celui de Ney dans l'université. Ils firent aussi les leurs et ceux de plusieurs autres généraux en différentes maisons, et établirent ensuite les différentes gardes qui devaient garder la cité. Aussitôt que cela fut terminé, on ordonna à la brigade de poser les armes en faisceaux et de se reposer.

À l'instant toute cette troupe se répandit par toute la ville. Mais dans ce moment même Junot à la tête de son corps — força la garde des postes de St^e Sophie, laquelle pour suivre l'ordre de Masséna, s'opposait à son entrée. La force de Junot fut victorieuse, et il fit aussi immédiatement poser les armes en faisceaux, et donna du repos aux soldats. Ceux-ci, sans perdre de tems, se mirent à parcourir la ville comme ceux de la garnison, enfoncèrent les portes des maisons, des couvents, des églises, pillant et brûlant tout ce qu'ils rencontraient. Enfin en moins de deux heures cette charmante ville offrit un spectacle de désolation.

Masséna, qui était resté dehors pour visiter les positions qui sont dans les faubourgs, entra par la porte St^e Sophie dans la chaleur du pillage. Mais, oubliant ses propres ordres, il ne fit aucune question, et ne dit pas un mot sur ce désordre, quoique l'on n'aperçut partout que ravage et désolation.

5
j'e le vis moi-même s'arrêter deux fois, examiner la qualité des vots dont les soldats étaient chargés, et ayant rencontré un baril de beurre, et un panier de bougies, il ordonna de les porter chez lui. — Voilà le bel exemple que le Général donnait à ses troupes.

On ne trouva point à Coïmbra de magasins appartenans aux alliés. Ce qu'ils n'avaient pu porter avec eux à Figuêras fut j'été dans le mondejo; mais les Couvents, les maisons des particuliers et les marchands avaient des provisions immenses qui auraient pu faire subsister l'armée plus d'un mois, si on les avait réunies et emmagasinées. — L'armée reposa les jours 2 et 3 de septembre, et le jour 4 elle se mit en mouvement, les 6^{me} et 8^{me} Corps par la route de Sombal, et le 2^{me} par celle de Themar. On trouva à Condeixa des magasins de blé de Turquie, d'orge, d'avoine et de biscuits que l'armée prit en abondance à son passage. Le G^l Montbrun fut de Coïmbra à Figuêras avec une division de cavalerie afin de s'emparer de quelques magasins. Il ne tira aucun profit de cette expédition. Tout était évacué. Il vint ensuite se réunir à l'armée à Redigna, et passa d'abord à l'avant-garde pour prendre son commandement, et y campa le 4. Le 5 l'armée fut à Sombal, s'y battit tout le jour et souffrit assés de perte. Le jour 6 on alla à Seiria qui était désert. On y trouva un magasin considérable dans les greniers du palais de l'Evêque. Les attaques de l'avant-garde furent plus considérables, et la perte des français plus grande que la veille. Le jour 7 on fut camper à Cavallos et à Aljoubarota; et ce jour même le 2^{me} corps vint se réunir à l'armée près de Seiria. — L'avant-garde marcha presque sans résistance.

Le jour 8 on alla à Rio maior, l'avant-garde à Alcorventre, où il y eut un combat très disputé, parce que les alliés furent surpris, et après avoir perdu la ville et deux pièces de canon, ils vinrent la reprendre ainsi que les canons, et se retirèrent jusqu'à la Senora =

d'almôximera, et y prirent position. Leur perte ne fut pas proportionnée à celle des français.

Le 9 l'avant-garde resta dans cette position pour donner le tems à l'armée de se réunir, parce qu'on approchait des lignes de défense des alliés. Cette avant-garde se battit presque toute la journée. La perte des français fut assez considérable, parce que le Général Sr Croix tomba dans une embuscade.

Au point du jour 10 les alliés s'étaient déjà retirés. Les français marchèrent jusqu'au Mohincho de Cubo, où les chemins d'Albuquerque et de Lisbonne se séparent; et ne sachant point par lequel des deux les alliés s'étaient retirés, le Général français resta indécis sans savoir lequel il suivrait. Il y fit halte, et pour voir s'il rencontrerait l'avant-garde alliée, il envoya des détachemens des deux côtés. Ces détachemens revinrent sans avoir rien apperçu; mais l'un des deux amenait deux paysans qu'il avait rencontrés. La conduite de ces deux hommes est si belle que je ne puis m'empêcher de la raconter. D'abord qu'ils furent présentés au Général, il les questionna pour s'informer quelle route avaient pris les alliés, quelles étaient leurs forces, et où étaient construites leurs lignes &c ?

Eux, d'un commun accord, répondirent constamment qu'ils ne pouvaient répondre à aucune de ces questions, parce qu'ils ne savaient rien; et comme cette réponse n'était pas croyable, le Général se décida à leur faire recevoir des coups de plat de sabre jusqu'à ce qu'ils parlassent. Cette barbare exécution fut immédiatement faite par deux grenadiers qui frappèrent ces misérables jusqu'à ce qu'ils tombassent par terre, regardés comme morts, sans avoir prononcé un mot différent de la première réponse. Cela donna au Général une preuve de ce qu'étaient les gens contre lesquels il venait combattre. Et ne pouvant enfin savoir lequel des deux chemins il devait suivre

6

il divisa ses forces, envoya le général Lamotte par la route de Lisbonne, pendant que lui-même il suivit celle d'Alamquerre. Arrivant dans cette ville on apperçut qu'une colonne de 2-000 à 2-500 hommes de cavalerie et infanterie alliées se retiraient par le chemin de Sobral. Les troupes françaises sortirent immédiatement et inquiétèrent un peu l'arrière-garde des alliés jusqu'au haut de la montagne qui est derrière Alamquerre, où elle prit position. Les français restèrent dans la ville jusqu'au lendemain matin, qu'allant pour attaquer la position des alliés ils la trouvèrent abandonnée.

Les alliés avaient pris une autre position à quelque distance de là, où ils furent chargés vigoureusement, où cette charge ne les déconcerta nullement, et, sans faire résistance, ils commencèrent à se retirer dans le meilleur ordre possible, jusqu'à Sobral, où par le plus grand des hasards les français prirent un paysan auquel il manquait l'énergie de ceux du mohinco de Cubo. Il ne fit pas la moindre difficulté de dire au général français où était l'ennemi, et de lui montrer les batteries, où, disait-il, lui-même avait travaillé. Sans ce paysan il est naturel que toute l'avant-garde française attirée par l'avant-garde alliée fut entrée sous les batteries dans les lignes où elle aurait été détruite ou prisonnière. Après cette relation circonstanciée du paysan le général français n'hésita pas un moment à faire demi-tour, et à se poster à une distance convenable, tandis qu'il en faisait pareil à Masséna, lui exposant la force de la position dont il n'avait pas encore une idée exacte.

Le 12, le matin le 8^{me} Corps fut prendre la position qu'occupait l'avant-garde, et celle-ci marcha sur Villa-franca, s'unissant dans le Carregado aux troupes que la veille on avait détachées par la route de Lisbonne, et qui avaient fait halte à cette place.

Les forces de l'avant-garde réunies ainsi marchèrent jusqu'à —

Villa-franca qui était déserte; mais ils y trouvèrent dans les maisons des particuliers assez de provisions qui furent d'une grande ressource pour les français qui, à cette époque, mouraient de faim. Ils allèrent de cette ville reconnaître la position d'Alhandria où fut tué le Général St^e Croix d'un boulet parti d'une barque canonicrue qui était sur le Tage.

Cette position était plus forte encore, s'il est possible, que celle de Sobral, et c'est ainsi qu'on en fit part à Masséna, lequel le jour 13 alla reconnaître toute la ligne de défense, et en conséquence appela au conseil tous les Généraux commandant les corps de l'armée. On résolut de prendre position dans l'intérieur du pays, et de demander des secours à Bonaparte. à cette fin il fut ordonné à Montbrun de marcher immédiatement avec l'avant-garde et la division Loison sur Alrantes avec ordre de prendre cette place; et pour cacher, en attendant, ce mouvement, Masséna établit donc une ligne d'attaque de la manière suivante.

Le 2^{me} corps à Villa-franca. — Le grand quartier général à Alquerre. — Le 8^{me} corps vis-à-vis de Sobral. — Et le 6^{me} corps vis-à-vis de Torres-vedras.

Cette armée, sans transports, sans magasins, et par conséquent sans vivres, se nourrissait de ce qu'elle volait dans les différents endroits où elle passait dans sa marche, ainsi que dans les magasins de Condeixa et de Liria. Mais lorsque l'on eut pris la position déjà dite, en deux jours toute l'armée fut réduite à une misère sans égale, de manière qu'on mangeait les chiens et les ânes que les soldats amenaient chargés des vols qu'ils faisaient. Les privations occasionnèrent une forte désertion, non seulement vers les alliés, mais aussi vers l'intérieur du pays, et comme les déserteurs se réunirent en plusieurs bandes, ils résolurent entr'eux d'organiser

7

un corps qu'ils nommèrent le 11^{em} Corps.

Ils élurent un Général pour les commander, des officiers subalternes &c. ils commencèrent à dévaster le pays du côté de N. S. de Nazaret, Alcobaca, Villa da Costa, Caldas &c — & comme l'armée était réduite à la plus grande disette, et que les Chefs n'osaient pas laisser aller les soldats au pillage pour ne pas s'affaiblir en front de l'ennemi, ils envoyèrent des détachemens chercher des vivres pour les distribuer parmi les troupes. Ces détachemens, quand ils étaient rencontrés par le soi-disant 11^{em} Corps, (lequel parvint à être de 1.600^{hommes}) étaient cernés par lui, obligés de capituler, de servir avec lui, ou de rester prisonniers.

Passé quelque tems cette insurrection parvint à la connaissance de Masséna, et ne manqua pas de l'inquiéter; et par cette cause il envoya d'abord deux divisions à la chasse de ces rebelles qui dans peu furent environnés, et après un combat disputé cédèrent à la force et mirent bas les armes. Les Chefs furent fusillés d'abord, et les soldats renvoyés à leurs corps. On peut se former une idée de la discipline de cette armée par ce seul fait.

Tandis que cela se passait dans l'armée; Montbrun partit avec la troupe déjà dite, et le 14 il fut se loger à Arambuja, et le jour 15 à Santarem. Santarem était desert. Montbrun y resta les jour 16 et 17 à cause d'une inondation du Tage qui avait couvert les champs de Gollégam, et rendu les chemins de Pétrés impraticables pour l'artillerie. Le 18 il fut à Barquinha qui était desert, et où l'on trouva des magasins immenses d'eau de vie, de toutes les espèces de grains, de tabac, de sucre, de riz &c du lin, du bois de charpente, de fer, et enfin presque tous les matériaux nécessaires pour la construction des ponts que l'on devait jeter sur le Tage. Le 19 la marche continua jusqu'à la rive droite du Tézéré devant Pinhete.

Cette forte position était gardée par une partie de la garnison —

D'Abrautes qui à l'arrivée des français à la rive droite se retrancha dans les maisons de la ville bâties en amphithéâtre sur la rivière, et fit un feu si terrible que personne n'osait approcher de la rive opposée. Il y avait sur cette rivière un pont de bateaux que l'on brûla aussitôt que les français approchèrent. — Le courant est très fort, et dans cette saison ne donne de qu' nulle part. Les rives sont très escarpées, et par cette raison une très petite force peut défendre le passage à la plus grande armée. Le général français, cyppercevant toutes ces difficultés, resta indécis sur le parti qu'il devait prendre, et n'osant pas en décider tout seul, il convoqua les généraux Loison, Marconier, Lorcy, et Fierlet de l'artillerie. Il fut décidé unanimement que, si les alliés persistaient à défendre ce passage, il fallait bombarder et brûler la ville, afin que durant l'incendie on pût jeter un pont et faire passer les troupes.

On suivit cette décision le 21 au soir; mais le 22 au matin les avant-postes annoncèrent que les alliés avaient abandonné la position. Les généraux ne purent pas croire cette nouvelle, sans aller eux-mêmes s'en éclaircir, et encore, quand ils virent qu'il ne paraissait personne de l'autre côté, ils crurent que les alliés leur tendaient quelque piège. Le G^l. Montbrun fit alors passer un détachement de nageurs pour aller reconnaître la ville et les faubourgs. Le rapport de l'officier qui commandait ce détachement fut que l'ennemi avait effectivement abandonné la position. Le général français ordonna d'abord que l'on établit des cavaliers, et qu'on jetât un pont sur lequel le lendemain 23 à 9 heures du matin passèrent l'infanterie et l'artillerie, la cavalerie ayant passé à la nage la veille.

On n'a jamais pu savoir quel a été le motif de cette retraite des alliés. Le 24 le général marcha avec ses forces réunies sur abrautes. L'avant-garde rencontra un poste allié à Rio-de-moinhos, se battit et le força à se replier sous le feu de l'artillerie de la place. Dans ce moment

sortit la garnison qui vint s'opposer à la marche des français lesquels prirent position au haut de la montagne qui est derrière Rio de moianhos. et on commença un combat peu disputé, mais qui laissa voir suffisamment le bon esprit des troupes alliées. j'ai entendu dire que ces troupes étaient commandées par le lieutenant-Colonel D. joachim de Camara, lequel se distingua au point de se rendre remarquable aux français qui eurent la curiosité d'examiner qui il était *. La nuit arriva enfin. Les français prirent position à Rio de moianhos, et les alliés rentrèrent dans la place.

Le 25 les français retournèrent à la même position. Les alliés restèrent dans la place, et faisaient à peine feu sur quelques détachemens qui s'avançaient pour faire des reconnaissances.

à 3 heures de l'après-midi devant Rio de moianhos parurent quelques escadrons qui se mirent en bataille à peu de distance de la rive gauche du Tage: et vers le soir ils défilèrent le long de ce fleuve, se dirigeant vers Abrantes. En même tems un bataillon vint du même côté trailler les postes français qui gardaient Punctete, lequel était retranché dans un petit village vis-à-vis Punctete sur la rive gauche. Ces troupes ainsi que la cavalerie dont j'ai parlé étaient espagnoles, et appartenaient au Général la Romana qui avait déjà fait sa jonction avec les alliés.

Le 26 les français prirent la résolution de se retirer vers Punctete, Baxkina et Golegas, craignant d'être attaqués par la garnison parce qu'elle avait reçu un renfort considérable. Operation qui aurait dû être faite la nuit du 25 au 26, si les troupes espagnoles au lieu de se montrer de jour sur la rive gauche, eussent préféré de mordre de près à aboyer de loin.

Tandisque le corps de Montbrun agissait si lentement,

* N. B. D. joachim de Camara appartient à la noblesse ancienne. Son pere était un cadet de la maison des Comtes de Ribeira qui se maria avec une indée, et forma une nouvelle branche. La conduite de D. joachim de Camara, et de tous les nobles qui servent dans l'armée est réputée assés bien les absurdités que l'on a eues dans les papiers publics sur les nobles en général.

L'armée qui se trouvait en front des lignes, était réduite à l'extrême besoin. Ce qui obligea Massina de changer son quartier général pour Santorem, et de rétrograder vers les suivantes positions — Le 2^{me} Corps à Carregado et à Zambaja, le 3^{me} à Alenguerre et à Alcoentre, et le 6^{me} à Rio maior.

Tandis que ces mouvemens se faisaient, Montbrun reçut ordre de détacher un corps vers Thomas, un autre vers Torres-novas pour s'emparer des ressources qu'il trouverait dans ces villes. Cet ordre fut exécuté ponctuellement, et sans opposition. Massina craignait que les troupes alliées qui venaient sur l'arrière-garde de son armée ne se fussent avancées de Coimbra, parce qu'on savait déjà que le Colonel Trant y était entré, et qu'il avait fait prisonniers les 4 ou 600 malades qui y étaient restés, et les 300 soldats de marine qui composaient la garnison. Cette nouvelle avait été apportée à Massina par deux soldats, qui, je ne sais de quelle manière, s'étaient échappés et vinrent se réunir à l'armée.

Montbrun, instruit de la réussite de Thomas et de Torres-novas, fit part à Massina qu'il était en possession de ces deux villes, et que l'une ainsi que l'autre étaient désertes, ce qui était de fort peu de conséquence pour la subsistance de l'armée, parce que dans toutes les maisons de ce pays-là on rencontrait une quantité prodigieuse de grains, laquelle aurait pu nourrir l'armée plusieurs mois. Outre cela tous les champs de Valado, de Goleguo et de Santorem étaient couverts de bled de Turquie et de haricots de la seconde récolte qui était très abondante.

En conséquence de cette participation si favorable Massina

n'hésita pas un moment à changer son quartier général pour Torres-
 novas, ordonna au 2^{em} Corps de prendre position à Santarem, le
 3^{em} à Pernes, le 6^{em} à Thomar, Torres-novas et Punhate, les
 compagnies des ouvriers à Barquina, et la réserve de la cavalerie
 à Ourense, Pisas, et ses environs. Aussitôt que ces nouvelles po-
 sitions eurent été prises le Général Mawena ordonna par un
 ordre du jour, que tous les individus de l'armée fussent des provi-
 sions pour deux mois. Cet ordre, aussi terrible qu'impolitique,
 autorisa les soldats à tout disoler, et à commettre impunément
 les plus grandes atrocités. Depuis ce moment il n'y eut plus
 d'ordre, de discipline, de subordination. Chaque soldat était libre
 de sortir de son cantonnement, et d'y rentrer ainsi que cela lui
 convenait, sans que les officiers pussent les contenir dans les bornes
 de la subordination, puisqu'avec le prétexte d'aller chercher des
 vivres ils faisaient des incursions dans tout le pays qui s'étend
 depuis le Mondego jusqu'aux lîgues et depuis le Xixxié jusqu'à
 la mer, brulant, saccageant tous les villages, et assassinant
 les malheureux habitans qui leur tombaient entre les mains.
 Cette infame conduite commença à désespérer les misérables
 peuples, qui s'étaient réfugiés dans les montagnes, et que la
 misère forçait de venir quelque fois dans leurs demeures pour
 se pourvoir de nourriture eux et leurs malheureuses familles
 qui les suivaient, fuyant cette armée de Vandales qui portait
 partout le fer et la mort.

Voilà donc l'origine de cette grande perte que fit l'armée
 française, car les paysans exaspérés ne perdaient pas une occa-
 sion d'assassiner leurs oppresseurs, lesquels, fatigués des travaux
 du jour, logeaient le soir dans les habitations désertes. Les
 paysans profitaient de la circonstance, entraînant la nuit dans

Dans les villages, examinaient avec précaution quelles étaient les maisons occupées par leurs assassins, et saisissaient le moment où ils étaient endormis pour s'en débarrasser sans danger.

Ils purgèrent ainsi leur patrie de ces monstres, escortèrent leurs familles avec les dépouilles dont ces scélérats étaient chargés. Ces paysans, sauvages, malgré leur rusticité ne manquaient pas de prévoir les conséquences d'une telle conduite, ainsi ils enterraient d'abord les corps morts, ou les jetaient dans des puits qu'ils couvraient de terre. Voilà donc pourquoi la perte des Français a été extraordinaire durant le temps qu'ils ont été stationnés dans les positions déjà dites. — Dans la suite je ferai par approximation le calcul.

Massena sachant qu'un exprès qu'il envoyait de Coimbra à Bonaparte avait été pris, et qu'en conséquence il ne pouvait pas attendre les secours qu'il avait demandés se détermina à envoyer le général Foi avec un bataillon pour communiquer au tyran sa situation, et l'impossibilité où il était de chasser les Anglais et d'entrer à Lisbonne. Cette expédition réussit, puisque le susdit général passa sans difficulté, et comme la réponse ne pouvait pas arriver pendant les deux mois pour lesquels Massena avait ordonné de faire des provisions, il ordonna de nouveau que l'armée se pût pour deux mois encore.

A cette époque il avait déjà plu beaucoup, et cette pluie fit pourrir les grains de la seconde récolte, qu'on avait laissés à l'abandon dans les champs. Elle était extrêmement abondante; outre ceux que l'on avait ramassés, lesquels auraient pu maintenir une armée d'une double force pendant 8 mois, si l'administration eut formé des magasins.

Avec cet ordre nouveau les soldats recommencèrent leurs incursions;

et ne trouvant plus dans les maisons particulières de quoi piller, ils sondèrent ~~les caves~~ les caves et les champs pour découvrir ce que les habitants avaient pu laisser enterré. Voici la manière dont ils procédaient. Ils mettaient en ligne une ou deux compagnies dans les champs où ils trouvaient la terre un peu remuée, et en marchant ^{ils enfonçaient} les nez et leurs bayonnettes pour voir s'ils rencontraient quelque chose. Cette mesure a été une source nouvelle et extraordinaire de ressources. Ils trouverent non seulement des grains, mais de l'huile, du porc-salé, des meubles, des ballots de marchandises des négocians, de l'argent &c

Ces trouvailles excitèrent l'avidité des soldats, et sous le prétexte de chercher des vivres, ils se répandirent par tout le terrain déjà nommé; mais comme leur but principal étoit de voler les meubles que les particuliers avaient enterrés, s'ils trouvaient des grains, ils n'en prenaient qu'une petite portion, souvent n'en prenaient point, cherchant ce qui les intéressait le plus, et laissant ces grains exposés à la pluie qui, en peu de tems les rendait inutilés.

C'est ainsi que se sont perdus des ressources très considérables. Malgré cela l'armée n'a point souffert de la faim dans cette position. On y trouva une si grande quantité de bétail de toutes les espèces que non seulement l'armée s'en est nourrie aussi long tems qu'elle y a été; mais encore en Espagne, après la retraite on avait des troupeaux nombreux de bœufs de Portugal que l'on avait fait suivre l'armée.

Les horreurs commises par les troupes françaises ont été si multipliées et si extraordinaires qu'il faudroit long tems et beaucoup de patience pour les raconter. Cependant il n'y eut que 3 soldats punis par le Général Moutbrun, un à Poises, et les deux autres à Ourense. En voici les motifs. Un sous officier et deux soldats de sa compagnie se promenant à Poises rencontrèrent un misérable vieillard avec

deux enfans sur les bras. Un de ces monstres fut droit à lui, et avec
les doigts ^{étendus} sur des yeux le frappa d'une telle manière qu'il l'aveugla.
Saisi par la douleur le vieillard laissa tomber les enfans, et mit ses
deux mains sur le visage. Le scélérat à l'instant prit le plus petit des
enfans par les jambes et l'écartela. Immédiatement il tordit
le cou à l'autre enfant.

Cette action frappa d'horreur ses camarades. Ils coururent sur
lui, sans pouvoir l'empêcher. La querelle finit par se battre ensemble.

La conduite de l'assassin offensa l'amour propre de l'officier inférieur.
Il en alla rendre compte au général en lui amenant les trois victimes.
À cet aspect Montbrun fut révolté, fit arrêter l'assassin, le fit juger
par une commission militaire, et deux heures après il fut fusillé. —
Dans Ouzma 2 soldats firent entrer dans la maison où ils étaient logés
un misérable vieillard de 75 ans qui leur demandait l'aumône, et
lui demandèrent avec douceur où ils pourraient trouver de l'or, de
l'argent de cachés. Le mendiant répondit qu'il ne le savait pas.
La réponse mit en colère ces méchans. Ils menèrent le vieillard
dans une cave. Là ils lui lièrent les bras derrière le dos, et pour
lui arracher un secret qu'il ignorait, ils commencèrent à le frapper
vigoureusement avec des cordes.

Fatigués de battre sur ce misérable qui était par terre, comme
s'il était mort, ils allèrent chercher une épée, et le piquèrent depuis la
tête jusqu'aux pieds. Voyant qu'il ne disait rien malgré tout cela ils
apportèrent un chaud ardent, et lui brûlèrent les pieds l'un après l'autre.
Persuadés enfin qu'ils n'obtiendraient rien, ils le gardèrent vivant
jusqu'au soir dans l'intention d'aller l'assassiner hors de la ville
afin de cacher leur crime, craignant que leur victime, si elle vivait,
ne les dénonçât. Mais au moment où ces deux scélérats s'en menaient
par hazard quelques officiers qui entendirent les gémissemens du

11

malheureux vinrent examiner ce que c'était. Les scélérats s'enfuirent, abandonnant leur victimes. Un de ces officiers, touché de son état, en prit soin, et le lendemain il le présenta au G^l Montbrun, qui, rempli de confusion, leur ordonna d'arrêter les deux assassins, et de les confronter avec le vieillard. Cela étant exécuté, un de ces deux lâches confessa tout ce qu'il avait fait, non seulement contre lui, mais il avoua aussi avoir été complice de plusieurs autres assassinats faits par treize soldats du 11^{em} Régiment de Dragons. L'autre nia absolument tout. Ce rapport fut fait au Général, lequel, jugeant qu'il ne pouvait pas punir un aussi grand nombre de soldats à la fois, ordonna que ces deux-ci fussent punis à coups de bâton qu'ils devaient recevoir couchés sur le ventre sur un banc. Ce châtimement lui fut infligé par un paysan très vigoureux, parent de la malheureuse victime qui mourut le même jour. Ce paysan, employant toutes ses forces, fit expirer un des soldats avant le vingtième coup, et l'autre avant le 15^{em}. — Voici les seuls châtimens qu'il y eut dans toute l'armée, quoique des horreurs pareilles furent commises par milliers.

Pour bien faire connaître ce que c'était que cette armée, je ne puis pas manquer de rapporter un genre de commerce que faisaient ces vandales. Il faut savoir que toutes les familles des territoires occupés par les Français s'étaient enfuies, et plusieurs vers les montagnes qu'elles aimaient de préférence à vivre confondues avec des monstres pareils. Et, comme il n'y avait point de femmes pour contenter leur brutalité, ils prirent le parti de les chasser comme on chasse les loups. Aussitôt qu'ils les rencontraient, après les avoir insultés, ils les amenaient au cantonnement, où ils les vendaient aux officiers ou à ceux qui en donnaient davantage. J'ai vu le Colonel Desjean du 11^{em} Régiment de Dragons

~~acheter~~ acheter deux femmes pour 3 pieces d'or (De 44 Sch. chaque)
Une de ces femmes qui avait des sentimens d'honneur succomba
à son malheur; elle mourut. L'autre s'attacha à l'acheteur, et
fut avec lui en France.

Dans ce désordre terrible, ou pour mieux dire, dans cette anarchie
le tems se passait sans que Masséna eut aucune nouvelle de France,
jusqu'à ce que vers le 24 décembre (je n'assure pas la date) arriva
une ordonnance des avant-postes du Maréchal Ney du côté de
Cubassos, rapportant que l'avant-garde d'un renfort de 2-5000 ^{hommes}
commandés par le G^l. Drouet avait fait sa jonction. Cette nouvelle
fut d'abord participée à Masséna, qui par un ordre du jour la
communiqua à l'armée, lui promettant de nouveau que bientôt
finiraient les travaux de cette pénible campagne. C'est ainsi qu'il
l'appelait. Il détacha d'abord un officier de son état-major,
pour aller au-devant du commandant du renfort avec ordre de
venir lui parler, et de faire marcher son corps dénommé le 9^{ème} à
Leiria, où il devait établir son cantonnement. À l'arrivée du
soudit général on sut publiquement que le renfort n'était que de
8 à 9.000 ^{hommes}, et par conséquent qu'il ne couvrirait pas la perte
que l'armée avait faite pendant le tems qu'elle avait été cantonnée.
Par cette raison la 1^{ère} difficulté existait encore. Cependant le G^l.
Drouet donna la nouvelle que le G^l. Soult avait ordre de venir
par la rive gauche du Tage communiquer avec Masséna. Ce
autre maréchal cependant ayant été chassé ignominieusement
du Portugal n'était pas d'humeur à consentir que Masséna en
fit la conquête, et par cette raison, il gagna du tems, faisant le
siège de Badajos, pendant que Masséna, presque sans armée,
se vit dans la nécessité d'abandonner sa position, et de se
retirer, en faisant brûler les barques, qu'avec beaucoup de travail

il avait fait construire pour jeter deux ponts sur le Tage. Tant que l'armée fut en cette position il n'y eut point d'action de guerre remarquable, seulement quelques reconnaissances que les alliés firent sur Santarem, et Fernis, dans une desquelles juno fut blessé légèrement au visage par une balle de mousqueterie. Finalement dans les 1^{ers} jours de mars on commença à faire des dispositions pour la retraite, et le 5 toute l'armée semit en mouvement dans l'ordre suivant. Le 9^{me} Corps faisait la tête de la colonne, et marcha ce jour-là de Leiria à Pombal, emmenant avec lui les malades et les blessés. Le 8^{me} corps faisait le centre et marcha le même jour de Fernis et fut camper à Chaõ de Maçay et de là il prit un chemin qui se réunit à la grande route à Pombal. Il y arriva le 6, escortant le grand quartier général et les gros équipages. Le 6^{me} corps marcha le 5 de Thomar et arriva au soir à Aldea da Cruz, et le 6 à Leiria. La cavalerie partit le même jour d'Ourense, et fut jusqu'à Leiria, où elle resta en position le 6, attendant le 6^{me} corps avec lequel elle devait faire la queue de la colonne, ou l'avant-garde de l'armée.

Le 2^{me} corps marcha également de Santarem jusqu'à Thomar. De là il suivit la route de Cubozos, et alla se réunir à l'armée près de Miranda à Corvo. Le même jour partit pour la 2^{de} fois le général Foi, qui allait faire part à Bonaparte des motifs de la retraite. Il fut escorté par un bataillon, prenant la route de Castel-branco. Le 7 l'avant-garde évacua Leiria qu'elle laissa incendiée, et vint camper à 2 lieues de Pombal. Le 8^{me} corps était déjà dans cette ville, et le 9^{me} à Redina. Le 8 de grand matin arriva l'avant-garde alliée aux avant-postes de l'armée française. Il y eut quelques escarmouches de peu de conséquence, les quels durèrent jusqu'à midi. Ils prirent position.

et restèrent jusqu'au 9 de grand matin à la même place.
Alors ils commencèrent des escarmouches, et toute la journée se
passa ainsi, sans qu'il y eut une charge décisive. Après midi les
deux avant-gardes reprirent leurs anciennes positions, et y restèrent
jusqu'à une heure du matin du jour 10. Alors toute la colonne
française se mit en mouvement. Le séjour de l'armée française
dans cette position pendant les jours 8 et 9 donna tout le temps
aux alliés de pouvoir se réunir pour la poursuite. Le 10 à une h.
du matin le Général Montbrun reçut ordre d'aller avec deux
brigades de cavalerie faire une reconnaissance sur Coimbra et
de sonder la rivière afin de trouver un gué pour faciliter le passage
de l'armée, le pont ayant été coupé. Il mena à cette fin un bataillon
d'ouvriers et de nageurs.

Drouot, qui était campé avec son corps entre Rediña et Condeixa,
reçut ordre dans la même occasion de faire deux marches forcées
jusqu'au pont de Morsela, afin de prendre cette importante position
avant que les alliés eussent détaché de Coimbra quelque corps
qui empêchat le passage de Alva dans ce point, où il serait im-
possible de les forcer, parceque la position était extrêmement forte,
et que le pont était coupé. Montbrun fut jusqu'à Coutiça ce
jour-là, et le suivant (le 11) il marcha jusqu'aux hauteurs qui sont
devant Coimbra, fit établir ses avant-postes à Ste Claire la vieille,
les quels postes se tiraillèrent toute la journée avec la garde de la
cité pendant que les nageurs sondèrent la rivière en différens endroits.

Le 12 de grand matin toute la garnison fit un feu très vif
du côté opposé, mais sans objet, et dans peu de momens on
n'entendit plus de l'autre côté la plus petite rumenul. Au soleil
levant on vit que la ville était déserte. Alors le général
français écrivit une lettre au Colonel Trante, afin de lui

13

remettre la ville. Cette lettre fut reçue par un officier qui l'ouvrit même devant le parlementaire, et après l'avoir lue il dit qu'il ne pouvait pas faire une réponse prompte, parce que le Colonel Trant était à 8 lieues de là, que dans peu d'heures il pourrait avoir sa décision, et qu'il la lui enverrait par un parlementaire. Cette réponse n'a jamais été reçue à cause d'un mouvement que le Général français fut obligé de faire; comme on le verra d'abord. Pendant que cela se passait à la tête de la colonne, l'avant-garde était engagée dans des combats très décisifs. Aussi tôt que toute l'armée se mit en mouvement le 10, les alliés commencèrent vigoureusement leur attaque: Ney, soutenant alors toujours les charges répétées, se retira en échellone jus qu'à Pombal. Alors les alliés forçant à la bayonnette les colonnes françaises s'emparèrent de cette ville qui n'était pas encore totalement évacuée. Ce qui obligea Ney de réanir ses colonnes en désordre, et de former une nouvelle charge à la bayonnette, et il reprit ainsi la ville à laquelle il fit mettre le feu pour retarder les alliés, et avoir le temps de se retirer.

Ce parti protégea sa marche jusqu'à Redinha, où il prit position. Aussitôt que les alliés eurent pu traverser la ville, ils continuèrent leur marche, et furent prendre position à peu de distance de l'ennemi.

Le 11 de grand matin commença un autre combat très sérieux, et après une longue dispute les français traversèrent la ville, y mettant également le feu pour retarder les alliés, et continuèrent à se retirer jusqu'à la place où se separent les deux routes, celle de Coimbra, et celle de Miranda de Corvo; et les alliés aussitôt qu'ils purent passer par Redinha, vinrent prendre position près de l'ennemi. Le grand quartier général

était à Condeixa. Le 12 Masséna reçut le matin le rapport du Général Drouot qu'il était en possession de Ponte de Muisella, et qu'ayant troué le pont coupe, il avait fait passer à gué une partie de son corps pour s'assurer des deux rives, tandis que ses ouvriers raccommodaient le pont. Cette nouvelle fut très agréable à Masséna qui dans ce tems-là ne souhaitait que de se retirer, ayant renoncé au plan d'aller prendre position entre le Mondego, et le Douro, selon ce qu'il avait mandé à Bonaparte par le Général Foi, puis qu'enfin les alliés s'étaient déterminés à combattre si décidément. En conséquence de la communication de Drouot les ordres furent distribués immédiatement pour que toute l'armée suivit la route de Miranda de Corvo. L'avant-garde, qui se battait alors sans perdre le terrain, commença à se retirer d'abord. Le Quartier général évacua Condeixa; mais ce mouvement laissait à découvrir le général Monbrun devant Coimbra. Masséna ordonna que l'on mit le feu à cette ville pour empêcher le passage des alliés. Il ordonna aussi à Monbrun de se retirer sans perdre de tems sur Fonte-coberta.

Ce général qui avait envoyé différens détachemens chercher des vivres le long de la rive gauche du Mondego n'attendit pas que ses détachemens se réunissent à lui; commença sa retraite; et quelques-uns des détachemens tombèrent dans les mains des Alliés.

Ney se retira à une petite distance de Fonte-coberta, où il prit position. Masséna établit son quartier général dans les sus-dit village, où vers le soir il fut surpris par un détachement de troupes légères alliées au moment même où il commençait à dîner; et comme dans le village il n'y avait pas d'autre troupe qu'un détachement de gendarmes qui s'enfuit, Masséna, ainsi que tout l'état-major et plusieurs généraux qui le suivaient, sortirent par la derrière de la maison, et s'allèrent réunir à la division de Loison,

lequel se trouvait en position à quelque distance. Le dîner, ainsi que tout le reste fut abandonné dans le village. Cependant les alliés ne profitèrent pas de cette expédition, ils ne firent qu'entrer et sortir au galop, donnant, chemin-faisant quelques coups de sabre à un aide de camp de Massena.

L'ison envoya d'abord un bataillon pour chasser les alliés du village qu'ils avaient déjà évacué. malgré cela Massena n'osa point y retourner, et campa à l'arrière garde du 6^{me} Corps.

Le 13 au point du jour il s'engagea un combat très fort le quel dura jusqu'à 2^{he} après-midi, et où les français ne gagnèrent que fort peu de terrain.

je ne puis pas la perte des français dans ce combat, ni dans d'autres, parceque dans l'armée française il est presque impossible de s'en assurer exactement. je sais seulement que leur perte a été considérable.

Le 14 avant qu'il fut jour Ney commença sa retraite sans avoir été poursuivi par les alliés. Il descendit la montagne qui est derrière Miranda de Corbo, et aussitôt qu'il eut passé ce village il y fit mettre le feu, parceque ses postes avancés commençaient à être inquiétés par les alliés. Ney avait eu la veille une grande dispute avec Massena dans laquelle ils se dirent de gros mots peu dignes du caractère qu'ils avaient. Le motif de cette dispute était la lenteur de la marche de la colonne que Ney attribuait à la grande quantité de voitures et de fourgons des particuliers, et au très grand nombre d'ânes chargés des vols qu'ils avaient faits dans les différentes villes et bourgs où ils avaient passé. Ney voulut mettre un terme à un aussi grand désordre, et dans la nuit du 13 au 14 il envoya un bataillon prendre les devants de la colonne avec ordre de se poster vers d'Ar sur le pont, et de ne laisser passer que

L'artillerie et les caissons chargés de munitions, de faire brûler tous ceux qui seraient vides, ainsi que les voitures et les fourgons des particuliers, et de couper les jarrets à tous les ânes.

Le 14 aussitôt que les voitures et les fourgons arrivèrent, les quels faisaient la tête des équipages, le chef de bataillon commanda que l'on les amenât dans un champ à côté du grand chemin, et que l'on y mit le feu. Mais l'officier qui les accompagnait s'y opposa, et s'en alla en rendre compte à Massena, qui resta fort surpris. Il vint lui-même s'informer qui avait donné l'ordre, et aussi-tôt que le commandant du bataillon lui eut dit que c'était le M^t Ney, il n'osa pas le contredire, mais il fit passer une voiture et deux fourgons qui lui appartenaient, et laissa brûler tout le reste. Et l'ordre fut exécuté strictement. Le même jour le G^l Montbrun avec deux divisions de cavalerie fut envoyé passer l'Alva, et prendre l'avant-garde du G^l Drouot, c'est-à-dire la tête de la Colonne; et l'avant-garde de Ney vint prendre position à fos d'arboice sur les deux rives du Seira.

Vers les 9 heures du soir le G^l Lamotte ordonna de son propre mouvement qu'un de ses avant-postes passât la rivière vers la rive droite. Ce poste, ayant perdu son chemin, rencontra un autre avant-poste français qui fit feu sur lui; il riposta, et dans peu de temps les groupes postés sur les deux rives s'engagèrent de manière que celles de la rive gauche voulurent passer le pont; mais elles trouvèrent une telle résistance qu'un des régimens prit le parti de passer la rivière à gué. Dans ce passage il perdit un grand nombre de soldats noyés, et quelques officiers. Un aigle, et deux canons qui étaient sur la rive gauche furent abandonnés. Les conducteurs de ces 2 pièces s'enfuirent avec les chevaux, et passèrent vers la rive droite, &c. La perte des français surpassa 2.500 entre tués, noyés et blessés, et le combat

ne se termina que lorsqu'un des deux Corps prit la résolution d'attaquer l'autre à la bayonnette. Au moment du choc ils se reconnurent, et s'apperçurent qu'ils n'étaient point les ennemis. Le Général Lamotte fut arrêté d'abord, renvoyé en France.

Le 15 le général Montbrun resta en position sur la rive droite de L'Alva dans le village des Corticos, une partie de la Colonne sur la même rive, ayant préalablement passé cette rivière, l'autre partie sur la rive gauche, couverte par le 6^{me} corps. Ce jour il n'y eut que de petites escarmouches.

Le 16 passa le reste de la Colonne, et le pont fut détruit immédiatement. Une brigade de Cavalerie commandée par le G^l Lorcay fut envoyée le même jour par des marches forcées sur Guarda pour s'emparer de cette position, et communiquer avec la division Caparede, qui devait se trouver dans ces parages, selon les instructions que le G^l Drouet disait lui avoir données avant sa marche pour aller à la rencontre de Masséna. Le même Général se détacha de l'armée ce jour-là, et partit avec le 9^{me} Corps pour l'Espagne, cessant ainsi de faire partie de l'armée de Portugal.

Masséna resta en position le 17. Ses alliés réunirent leurs forces, et passèrent l'Alva sur differens points, et vinrent à la fin du jour attaquer l'avant-garde française. Ce mouvement inattendu par Masséna détruisit ses projets; et sans s'arrêter il ordonna que toute la Colonne se mit en mouvement. Il en donna lui-même l'exemple en laissant Ney charger d'arrêter les alliés, et disant qu'ils étaient devenus ennuyeux, et quoique la soirée fut très-mauvaise, ce brave Général ne s'arrêta qu'à Pinhanços, où il reposa quelques heures, continuant ensuite sa marche jusqu'à Ceo, où il resta le 18.

Le 19 il continua sa marche jusqu'à Mello. Il y eut à

L'avant-garde quelques escarmouches de peu d'importance.

Le 20 on fit le quartier général à Celorico, et l'armée campa aux environs. Le G^l Loriey fit part qu'il avait trouvé à Guarda un corps de la division Colparède avec lequel il se réunit. L'armée reposa le 21 dans cette position pour avoir le temps de réunir ses malades près de la ville afin de les envoyer le lendemain à Almeida avec la caisse militaire et les équipages de quelques Généraux. Ce détachement était commandé par le G^l Pamplona. Le même jour Masséna ordonna à Ney de disposer la marche de son corps pour aller à Zabugal, puisque l'armée allait prendre position dans cette ville, dans la Guarda et ses faubourgs. Ney répondit à cet ordre qu'il n'avait pas le sens commun, qu'il n'obéirait point, excusant son insubordination sur l'inconvenance de la position, la fatigue des troupes, la désorganisation où se trouvait toute l'armée, et encore la difficulté de prendre position entre Almeida et Ciudad Rodrigo où l'armée non seulement aurait pu se refaire des fatigues de la retraite, mais de plus s'augmenter avec les soldats qui lui appartenaient, et qui étaient restés dans les hôpitaux en Espagne au commencement de l'invasion. Ces raisons, quoiqu'elles parussent dignes d'attention, ne plurent point à Masséna, il ordonna de nouveau la marche de l'armée vers les sus-mentionnées positions. Ney alors ordonna à son artillerie de marcher immédiatement vers Almeida; ce qui fut exécuté, et lorsque l'on sur déjà fait deux lieues, le Colonel Dijon qui commandait ce parc reçut ordre de Masséna de marcher vers Guarda, et successivement ordre de Ney de continuer sa marche en exécution du premier ordre. Le Colonel prit l'expédient de n'exécuter ni l'un ni l'autre, et envoya un officier observer à Celorico le résultat de la dispute, laquelle se termina ainsi. Ney ne voulut obéir à aucun ordre de Masséna.

lequel en personne fut à la tête du 6^{ème} Corps qui marchait vers Almeida, et lui fit faire halte. Il appela ensuite tous les Généraux au front, destitua Ney du commandement qu'il donna à Loison, et défendit en même tems à tous d'obéir au maréchal Ney. Celui-ci ne dit plus un mot, prit le chemin de Ciudad-Rodrigo, et passa de là à Valladolid d'où il fit part à Bonaparte de ce qui venait de se passer, et demanda la permission d'aller lui parler, ce qui lui fut accordé. En attendant Masséna marcha vers Guarda, et envoya le 2^{ème} Corps à Sabugal, où il fut attaqué quelques jours après, et, sans un orage épouvantable survenu au moment de l'attaque, tout le corps aurait été obligé de mettre bas les armes. mais ce mauvais tems imprévu favorisa si fort Bernier que, malgré une très grande perte, il put faire sa retraite, et alla se réunir à l'armée qui sans perdre de tems se retira à Ciudad rodrigo. Comme ce territoire était épuisé de vivres, Masséna fit établir son quartier général à Salamanque, ne laissant que quelques troupes à Almeida pour favoriser l'évacuation des munitions de guerre de cette place que Bonaparte avait ordonné de démolir. Le reste de l'armée fut cantonné à Salamanque, Ledesma, Toro &c

Aussi-tôt qu'on eut pris ces positions Masséna donna les ordres les plus précis afin que les soldats appartenans à son armée, égarés ou malades dans les différens hôpitaux d'Espagne avant l'invasion se réunissent à leurs corps.

Le Général Pamplona était chargé de cette commission à Valladolid, ainsi que de remettre à l'armée les différentes espèces d'équipemens qui se trouverent dans les magasins, l'armée se trouvant presque nue et sans souliers. Pamplona exécuta cet ordre aussi-tôt qu'il fut possible.

Aussi-tôt que l'on organisa cette bande (on ne peut pas la nommer autrement après la retraite) les alliés chassèrent les troupes qui étaient près d'Almeida, et formèrent le blocus de cette place. Masséna vit alors la difficulté qu'il y avait d'exécuter les ordres du Tyran. Il demanda des secours à Bessières qui commandait l'armée du nord, et qui avait son quartier général à Valladolid. Il le pria de venir l'aider à chasser les alliés. Il invoqua Drouot pour le même but. Celui-ci avait déjà ordre de marcher vers l'armée du sud. Tous les deux cependant acceptèrent l'invitation, et à la fin d'avril 1811 ils se mirent en mouvement, emmenant avec eux des vivres pour 8 mois pour la garnison de Ciudad Rodrigo, où ils arrivèrent le 3^{ème} jour du mois de mai.

Le 4 cette armée combinée marcha sur Almeida; mais les avant-postes des alliés qui occupaient le chemin sur le flanc de Fuente de Honor s'opposèrent à la marche de l'avant-garde française et l'attirèrent vers la position de leur armée qui était derrière ce village. Masséna fit reconnaître cette position et se décida à l'attaquer.

Le 5 de grand matin commença l'attaque à la gauche de la ligne alliée, c'est-à-dire dans le village de Fuente de Honor par le 9^{ème} corps, et à la droite par la cavalerie commandée par le Général Montbrun. Je ne donne pas les détails de cette bataille, parcequ'ils sont connus parfaitement, et rendus peut-être avec plus de précision par les dépêches du Général en chef des alliés. Je me borne à dire que les français furent complètement battus. Durant la bataille on expédia deux soldats avec ordre à Bessières Gouverneur d'Almeida de faire démolir la place et de se retirer comme il pourrait. Un de ces émissaires put arriver jusqu'à la place d'où l'on annonça à Masséna la réception de l'ordre par une décharge de l'artillerie selon les instructions qu'il donnait au Gouverneur. Bessières récompensa l'émissaire avec 500

Louis, la croix de la légion d'honneur, et le brevet d'enseigne qu'il refusa, préférant son congé qui lui fut accordé.

Ce brave Général voyant à lors que la garnison aurait beaucoup de peine à effectuer sa retraite se déterminâ à attaquer de nouveau les alliés pour leur faire passer le Coa, ou afin que pendant la bataille la garnison put sortir de la place avec moins d'obstacles. Ce projet fut fait le 6, et l'attaque décidée pour le matin du 7: mais aussi tôt qu'il fit le jour, et qu'un peu de brouillard fut dissipé, on découvrit les forces formidables des alliés qui attendaient l'attaque.

Masséna n'hésita pas un moment à ordonner la retraite, et à s'en aller avant que les alliés se décidassent à l'attaquer. Le résultat de ses opérations fut d'obliger l'armée à manger tous les vivres qu'avec tant de peine on avait apportés pour approvisionner Ciudad Rodrigo, et à le charger encore de l'ignominie d'une fuite honteuse, après avoir perdu une bataille qui lui coûta plus de 5000 hommes.

Au retour de cette expédition à Ciudad-Rodrigo Masséna formait de nouveaux plans, lorsqu'arriva le Général Marmont pour prendre le commandement de l'armée, et portant l'ordre de Bonaparte pour que Masséna retournât à Paris. C'est ainsi que finit une campagne que lui-même appelait glorieuse, puisque dans ses hauts faits militaires il ne lui manquait qu'une heureuse retraite.

Les forces de l'armée nommée du Portugal (hors les corps de Drouot et de Bessières) ne surpassaient pas 14.000 ^{hommes} dans cette bataille, comptant encore 1.800 ^{hommes} qui s'étaient réunis de ceux restés en Espagne. & en conséquence après cette bataille il ne restait plus de cette formidable armée qui était entrée en Portugal que 1.6000 bayonnettes. Tout le reste avait été anéanti par des batailles, par des combats, par la mauvaise méthode que le Chef avait mise dans la manière de se procurer les subsistances qui lui étaient nécessaires. Ce que je vais démontrer

par un calcul d'approximation.

Les Forces devant Almeida au mois d'août

1810

Le 2 ^{ème} Corps	1.7000 hommes.
Le 6 ^{ème} Corps	1.9000
Le 8 ^{ème} Corps	2.7000
La Cavalerie	5600
	<u>68600</u>

Pertes dans les différentes batailles et combats

Pendant le siège d'Almeida	1800
Dans les différentes escarmouches jusqu'à Bussaco	600
Dans la bataille de Bussaco, tués, blessés, abandonnés ^{dans la montagne}	4800
Dans les petits combats jusqu'à Coimbra	300
Dans les hôpitaux de Coimbra, blessés de la bataille de Bussaco, les malades et la garnison	4700
Dans les combats jusqu'aux lignes en front de celles-ci en front de Punheta, et ailleurs, et dans les différents combats dans la position de Santorain, et de Torres novas.	<u>3.000</u>
Dans les combats de la retraite jusqu'à Celorico	4.000
à Sabugal, Guarda et dans la retraite à Ciudad Rodrigo	<u>2.500</u>
Total	<u>21.700</u>

Joignant à ce nombre ceux qui existaient à la fin de la retraite, les quels seraient à peu près

La somme totale est de 38.200

Laquelle somme deduite des Forces entrés en Portugal reste 34.400

Ces deux additions font 68.600

Voilà ce que l'Armée a perdu par le mauvais ordre entre
assassinés, Deserteurs et prisonniers.

Notes

Il y eut dans cette bataille un fait que depuis longtems je souhaite de raconter.

Les français ayant remarqué avec admiration en différentes fois l'énorme distance où portait la mitraille des Alliés, et ne pouvant pas découvrir la cause d'un effet aussi extraordinaire, ils chargèrent leurs artilliers et ingénieurs d'examiner cette nouveauté si préjudiciable à leurs colonnes. Ces officiers travaillèrent en vain, n'ayant point de données pour pouvoir raisonner juste sur ce sujet, jusqu'à ce que dans cette bataille une colonne fut entièrement dispersée par le feu terrible d'une mitraille tirée d'une batterie qui était à une grande distance. Quelques officiers observerent alors que cette mitraille venait dans des balles faites comme des grenades, les quelles crevaient à une certaine distance, et jetaient fort loin la mitraille dont elles étaient remplies, sans avoir changé de direction. Ils eurent soin de recueillir quelques balles qui n'avaient pas crevé et après les avoir examinées attentivement on les envoya en France sans avoir découvert le secret de la composition pour les faire crever sans y attacher de mèches.

Après la capitulation d'Almeida on y trouva beaucoup de provisions, farine, blé, vin, légumes, eau de vie &c. Mais tout cela n'a été nullement utile à l'armée, l'administration ayant disposé de presque tout à son profit, et à celui de ses amis. Ce qui prouve que l'administration française est la plus mal organisée de toutes celles des armées de l'Europe.

Pendant que l'armée était en position vis-à-vis les lignes de Torres vedras le Colonel le Fevre fils du maréchal de ce nom fut envoyé à Alcubassa avec ordre de faire bruler les cotons qu'on trouverait dans les magasins appartenant à la fabrique. Ce méchant homme pour s'épargner

La peine de les retirer fit mettre le feu aux batiments et brula tout ensemble. On m'a dit que le Couvent de Batalha avait été brulé par les dernières troupes qui y avaient passé, après que l'on eut mis à découvert les tombeaux de quelques rois qui étoient dans l'église pour voir si l'on y trouverait quelque chose à voler.

Avant l'entrée du 9^{ème} Corps en Portugal le G^l Gardanne qui en commandait une division fut envoyé de Ciudad-Rodrigo par le chemin de Castellobranco pour conférer avec Masséna, et l'informer du renfort que Bonaparte lui envoyait par le G^l Drouot. Mais tout près d'Abrautes il fut saisi d'une terreur panique si extraordinaire que sans avoir vu un ennemi il fit demi-tour, et s'enfuit dans un tel désordre que les paysans armés ont été suffisans pour lui anéantir presque toutes les troupes de son commandement. Il fut par cette raison rappelé à Paris et destitué. Cette perte n'entre point dans le calcul ci-dessus.

Conclusion

Comme on m'a demandé une relation des événemens arrivés à l'armée de Masséna pendant l'invasion du Portugal je n'ai pas hésité un moment à écrire ces faits dont j'ai été témoin. Il faut remarquer pourtant qu'il ne m'a pas été possible de détailler ceux arrivés dans les différentes provinces du Portugal, puisque je ne les connais que par les ordres du jour de Masséna, aux quels je ne donne pas le moindre crédit, sachant que la politique des Généraux français est de ne jamais publier les incidens de la guerre à moins qu'ils ne soient ou qu'on ne les fasse devenir favorables à leurs armes. Souvent il arrive que, sans les noms des endroits où il y a eu quelques faits militaires, les mêmes individus qui s'y trouvaient ne pouvaient pas les reconnaître, telle est l'altération

avec laquelle les Chefs les rapportent.

19
Par ces raisons, si dignes d'attention je me tais et je préfère d'être peu individuel sur les faits qui caractérisent la valeur, l'énergie, l'intelligence des Généraux Silveira, Basselar, et Trant, quoique j'aie entendu plusieurs fois des Officiers français qui s'étaient trouvés avec les troupes qui agissaient contre les sus-dits Généraux pendant l'invasion de Masséna raconter quelques événements, afin de prouver l'habileté de leurs ennemis, en ajoutant que Bonaparte était fort trompé à l'égard des troupes portugaises, et de leurs Généraux; puisque non seulement ils faisaient la guerre méthodiquement et par principes, mais que leurs troupes ne cédaient pas en valeur aux plus courageuses de l'Europe, ce qu'ils avaient malheureusement éprouvé, ayant été complètement défaits différentes fois et obligés d'évacuer le Portugal d'une manière aussi honteuse. Cet aveu dans la bouche d'un ennemi étant un éloge décidé renforce considérablement mon sentiment, et m'oblige au silence sur les opérations d'Officiers de tant de mérite et si distingués.

1. je me borne à rapporter les forces de l'armée française devant Almeida parce que j'ai vu chez le Général Frerion chef de l'état-major général au fort de la conception les états de la force présente sous les armes, de laquelle force on doit déduire la division Bonnet qui resta dans les Asturies observant la Galice et la province Minho, 2. La division Serras qui resta à Benavente observant la province de Trarados-montes, et les troupes commandées par le G^l. Silveira avec lesquelles il y eut quelques combats.

Après l'entrée du Général Masséna en Portugal la division Claparede vint continuer cette espèce de cordon sur la frontière jusqu'à Guarda, d'où il résulte que toute la frontière du

Portugal resta libre pour la marche des troupes françaises, et on voit par là combien la vanité des espagnols est ridicule, lorsqu'ils disent que leurs Guérillas ont affaibli et obligé l'armée française de se retirer du Portugal, puisque le seul motif de cette retraite fut d'être réduit à si peu de force que s'il avait osé rester un mois de plus dans la position il lui aurait été impossible d'effectuer la retraite.

3 La marche de l'armée française jusqu'à Bussaco. 4 Les détails de la bataille de Bussaco, et la manière dont cette position a été tournée. 5 La marche jus qu'aux lignes de Torres Vedras, et les différens combats qui eurent lieu dans cette position. 6 Les mouvemens devant les lignes, l'expédition sur Abrantès, les positions que l'on a prises pour établir les cantonnemens, et les faits les plus remarquables qui eurent lieu pendant que l'armée était stationnée. 7 L'abondance des vivres que l'on a trouvés dans les maisons des particuliers, dans les Couvents de Coïmbra, dans quelques magasins à Condesha, et à Leria, enfin dans toutes les maisons des terres abandonnées par leurs habitans, les quels en fuyant ont oublié les provisions qu'ils y laissaient, et dont la somme aurait fait un objet très considérable, si on avait su en profiter; ne parlant pas de la 2^{me} récolte qui était encore sur pied, principalement sur les rives du mondégo, et en général sur tout le terrain qui va depuis les lignes jusqu'au mondégo, et depuis le rizeré jusqu'à la mer. 8 Le terrible système de la maraude, c'est-à-dire la manière dont masséna faisait subsister l'armée, lequel système a produit la ruine de la plus grande partie des forces françaises.

Par cette simple narration je donne une idée de l'administration des armées françaises, d'où l'on peut conclure que ces écrivains

20

qui s'occupent à citer l'administration française comme un modèle, c'est qu'ils n'ont jamais été parmi les français, et qu'ils ignorent totalement leur manière de faire la guerre. Autrement il leur serait facile de voir que même si leur organisation était bonne, ils n'auraient jamais pu établir des armées ni les faire suivre des armées qui avancent rapidement comme un torrent; tant qu'elles ne rencontrent pas une sérieuse résistance. En Espagne et en Portugal où les habitans font une cause commune et doivent être comme leurs ennemis, ces difficultés s'augmentent, et obligent les français à ne compter pour leurs subsistances que les ressources du pays qu'ils occupent. Quand ces ressources ont été détruites, l'armée ne peut exister que très faiblement, ayant recours à la maraude, ce qui devient toujours funeste à l'armée qui l'adopte. — Il est clair que j'entends par ce que je dis les ouvrages qui ont été publiés autant en portugais qu'en anglais sur un soi-disant état-major de l'armée française, le quel n'exista jamais que dans le livre du G^l. Thiébaud. . . .

2. L'expédition du Général Foi envoyée par le chemin de Castel-branco demander des secours à Bonaparte. ¹⁰ La jonction du G^l. Drouot commandant du 9^{ème} Corps (fort de 8 a 9 mille hommes) avec l'armée de Massena. ¹⁰ Les détails de la retraite, et les différens combats jusqu'à ce que l'on arriva en Espagne. ¹² De la bataille de Fuente de Honor, les causes qui ont obligé Massena à venir chercher les Alliés, et les mesures que l'on a prises pour que la place d'Almeida fut démolie, et que sa garnison se retirât. ¹³ L'ordre que Massena reçut de remettre le commandement de l'armée au Maréchal Marmont et de se retirer en France. ¹⁴ Enfin le calcul d'approximation des forces de l'armée de Massena,

qui entra en Portugal, ses défaites dans les différentes batailles et combats, le calcul des egarés, des prisonniers, et des assassinés en conséquence de la marche par le nombre d'hommes qui restèrent dans l'armée après la retraite, et avant la bataille de Fuentes de Honor.

Tous ces faits sont rapportés par un témoin oculaire qui avec la plus grande impartialité les répète comme il les a vus. Il peut cependant être tombé dans quelques erreurs quant aux dates, n'ayant que sa mémoire pour documents.

Note du Traducteur ~

Cette relation si simple, si vraie éclaircit bien des doutes, et réfute de bien sévères assertions.
